

# BATTEMENTS DE CŒUR

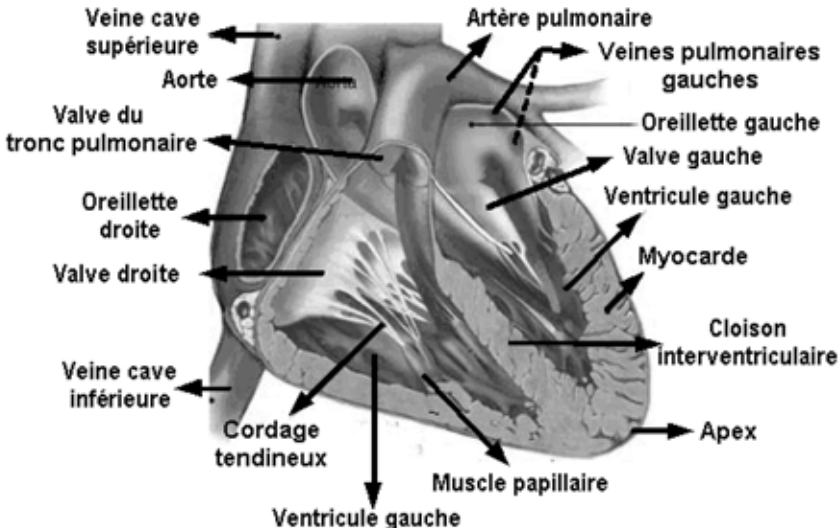
LE SYNDROME DE WPW

Léni Guéli

Éditions ThoT  
Récit



Léni Guéli, jeune quadra dauphinois de naissance et commercial de profession, est attiré par les choses simples de la vie, dans un monde en perpétuelle évolution. Ce passionné de cinéma, d'histoire et de sport décide de prendre sa plume pour témoigner de son vécu.



## AVANT-PROPOS

Notre cœur est un muscle, son poids varie entre 250 et 300 grammes. Il fait office de « pompe » qui permet d'envoyer le sang à notre organisme pour assurer le fonctionnement des organes. Le cœur produit de l'électricité, un courant qui traverse ce que l'on appelle des voies de « conduction ». Cette électricité représente l'énergie qui assure le fonctionnement mécanique du cœur (contraction/relaxation).

Le syndrome de Wolff Parkinson White (WPW) se manifeste par l'existence, entre l'oreillette et le ventricule du cœur, d'une voie de conduction anormale que l'on appelle le « faisceau de Kent ».

Le WPW caractérise trois à quatre naissances sur mille. Cette maladie génétique se traduit par des crises de tachycardie intermittente, c'est-à-dire des accélérations brusques des battements, provoquées par l'anomalie de la conduction de l'influx nerveux dans le cœur.

Lorsque l'exploration du nerf cardiaque pathologique montre que celui-ci n'est pas dangereux pour la santé, il s'agit d'un syndrome bénin et aucun traitement n'est mis en place. Les médecins traitent uniquement les crises par des médicaments puissants administrés par voie intraveineuse.

Il est très difficile de diagnostiquer un WPW mortel, dit malin. Mais s'il s'avère que la tachycardie peut dégénérer et être mortelle, une ablation par radiofréquence du nerf pathologique responsable de cette tachycardie doit être pratiquée. Le nerf cardiaque responsable de la tachycardie est alors détruit par chauffage émis par un courant de radiofréquence.

## CHAPITRE UN

Comme la plupart, j'ai un souvenir très vif de mon enfance. C'était un temps d'enthousiasme et de grandes activités. J'étais un enfant actif, curieux, toujours en quête de nouvelles découvertes, et mes parents le comprenaient bien.

Je suis d'origine sicilienne, une terre fière et un peu sauvage qui a laissé ses traces en moi. Mes parents y sont nés et y ont grandi, au sein de familles fortes et unies, imprégnées de traditions. Mes origines sont à Palma di Montechiaro, berceau de mes ancêtres. Traspadano, mon grand-père maternel, y est né le 23 septembre 1913. Calogera, ma grand-mère, y vit le jour le 9 novembre 1919. Ils se marièrent à Sommatino en 1941, où ma mère est née le 10 août 1947.

Grand-père Traspadano était agriculteur et son épouse prenait soin du foyer et de l'éducation de leurs six enfants,

trois filles et trois garçons. Un beau jour, l'exploitation ne permit plus de faire vivre la famille, et il fallut partir. C'était en 1961. C'est ainsi que Maman est arrivée en France, à l'âge de quatorze ans, et c'est ainsi que mon grand-père devint maçon.

Papa est le fils de Domenico et de Rosa, nés respectivement le 4 novembre 1904 et le 13 janvier 1913. Tous deux eurent la fierté d'élever cinq garçons. Domenico aussi cultivait la terre, et il connut aussi la cruelle obligation de trouver un autre métier pour vivre. Il s'embaucha à la mine de Carbonia en Sardaigne pendant plusieurs années. Quant à mon père, il est né à Palma di Montechiaro le 27 septembre 1943.

Papa arriva en France le 20 octobre 1962. Il y retrouva la jeune fille qu'il aimait et se mit à chercher activement un emploi pour assurer l'avenir. Dès le 12 novembre, il était embauché par la société Rhône-Poulenc, dans l'industrie du textile.

À deux, Papa et Maman réinstauraient un peu de leur culture. Ils se fiancèrent et se marièrent quatre ans plus tard, le 29 octobre 1966, à Fontaine, près de Grenoble. Une grande partie de la famille avait fait le voyage, les frères, les sœurs, les oncles et les tantes. Ce fut une grande et belle fête.

Il n'était pas de mise que les femmes travaillent dans notre milieu et à cette époque, mais mes parents étaient



un peu avant-gardistes. Aussi Maman s'embaucha dans la même entreprise que Papa en 1968. Grand-mère Calogera leur en voulut longtemps de cette entorse à la tradition. Cependant, tous deux construisirent leur vie et leur foyer à leur convenance, et je crois qu'ils y ont parfaitement réussi.

Mon frère est venu au monde en 1967, quant à moi, j'avais décidé de prendre mon temps et je ménageai mon arrivée jusqu'en 1973. En 1974, le 14 avril, je fus baptisé. Mon parrain et ma marraine, Paolo et Sarine, étaient le frère et la sœur de ma mère.

Un autre enfant naquit en 1978, on le prénomma David. Malheureusement, ce frère mourut au bout de quelques jours. Maman était effondrée, nous avions tous perdu quelque chose d'irremplaçable, un peu de notre vie. Dans ce moment très douloureux, comme dans tous les bons ou mauvais moments que nous avons traversés, Papa et Maman démontrèrent la force et la solidité de leur engagement, et m'inculquèrent — à leur insu — que la stabilité d'un couple qui s'aime est sans égal.

Mes parents nous entouraient de leur tendresse, de leurs soins et de leur attention constante. Je ne me rendais pas compte à l'époque qu'ils faisaient des sacrifices pour nous donner tout ce dont nous avons besoin, et même beaucoup plus. Nous étions gâtés et pour eux, les enfants devaient passer en priorité, avant leurs propres plaisirs. La table était toujours bien garnie et nous avions de beaux vêtements. Je leur en serai toujours reconnaissant.

Lorsque j'y pense aujourd'hui, je me dis que j'aurais très bien pu me marier comme mes parents. Mais cet idéal qui m'habite m'a toujours empêché de m'engager à la légère. J'espère qu'un jour, je rencontrerai la compagne de tous mes moments, les bons comme les mauvais.

Chaque année, nous partions en vacances à Palma di Montechiaro, en voiture et sans climatisation à l'époque. Nous parcourions sereinement plus de mille huit cents kilomètres, sous un soleil de plomb. Dans mes souvenirs, nous partions vers cinq heures du matin pour arriver le lendemain dans l'après-midi. Palma di Montechiaro est proche d'Agrigente qui, avec Sélinonte, Ségeste ou Syracuse, fait partie des villes grecques de la Sicile et s'appelait auparavant Akragas. Ces villes étaient les plus belles du monde hellénique, cela peut sembler paradoxal.

Nous étions accueillis par Domenico et Rosa, et ces retrouvailles de toute la famille étaient pleines de joie. Tout proches du village se dressaient les pentes d'un plateau surplombant ce qu'on appelle « la vallée des Temples », parsemée de somptueux édifices dédiés aux divinités grecques, à quelque sept kilomètres des plages.

Commençait alors pour moi un temps de liberté et de fête dont le souvenir ne me quittera jamais. La *granita* au citron dans une brioche, le pain maison de ma grand-mère, les journées à la plage en famille, les balades dans le village avec mon cousin Robert, les joyeux et interminables repas avant la sieste, marqués des rires et des boutades de mes oncles, le soleil si chaud.

Grand-mère Rosa était une femme pleine de tendresse et de sagesse, elle me fascinait. Certains soirs, nous demeurions tous les deux tard, bien installés sur la terrasse dans la fraîcheur de la nuit tombante, et je l'écoutais. Dans la soirée, sa voix chantante racontait mille histoires pour moi merveilleuses. Elle avait vraiment la foi en Dieu, elle parlait d'amour et de respect, elle décrivait la vie des saints. Elle m'expliquait le Christ, sa vie et sa mission. Ses paroles me remplissaient de paix et de quiétude.

C'est elle qui a fait grandir en moi l'étincelle de la foi. Elle m'a donné cette confiance éternelle en Dieu et en la vie — je ne savais pas encore combien précieux était ce cadeau. La foi est un moteur sans faille.

Grand-père Domenico avait malheureusement eu une attaque cérébrale quelques années auparavant. Depuis lors, il se comportait comme un enfant et avait perdu le sens de la réalité. Le dévouement de Rosa envers son mari était admirable. De ces années, de mes origines, un principe inaltérable me garde : s'aimer les uns les autres dans la tolérance, où que nous soyons sur cette terre. Une philosophie, une fierté, un comportement dont je suis empreint.

Mon enfance se déroulait d'une manière harmonieuse. J'étais en sécurité dans le cocon familial et heureux de jouer et de rire avec mes copains d'enfance Cyril, Olivier, Frédéric, Stéphane... Ce temps d'insouciance n'imprima en moi ni fêlure ni angoisse autres que celles inhérentes aux enfants de mon âge. Mes principaux soucis résidaient alors dans l'apprentissage de certaines matières à l'école, car j'étais un

peu dissipé. J'aimais beaucoup l'histoire cependant, et je ne me lassais pas d'écouter l'épopée des peuples de la terre.

La pratique du sport m'apportait de grandes joies. Mon frère m'avait communiqué sa passion du football et j'y jouai en club dès l'âge de sept ans. J'ai pratiqué ce sport que j'adorais jusqu'à quatorze ans, puis j'ai commencé le tennis. À mesure que grandissaient mes forces, grandissaient mon énergie et mon désir d'exercer cette énergie dans toutes les disciplines que je pourrais tester.

De ma scolarité en école primaire, j'ai un souvenir gravé en moi : nous étions partis avec ma classe de CM1 à Sanary pendant trois semaines en classe de mer, pour y faire tout particulièrement de la voile. Je me souviens que j'étais angoissé de me séparer si longtemps de mes parents, mais j'étais aussi très excité de découvrir de nouvelles activités sportives.

Là encore, ce fut pour moi des moments merveilleux, car les activités ne manquaient pas et il m'arrive encore d'en reparler avec Stéphane, un ami d'enfance qui était dans ma classe.

C'est peut-être la définition que l'on pourrait donner d'un sportif — je n'y ai jamais vraiment réfléchi, ce comportement faisant partie de moi, depuis toujours. J'étais en pleine santé et cela me paraissait tout à fait normal de pratiquer des activités sportives.

En 1986, j'avais douze ans alors, nous avons inauguré un nouveau style de vacances familiales : le camping. Nous partions dans la région du Languedoc-Roussillon, et cette région magnifique fut le cadre de séjours formidables avec mon grand frère et mes parents. J'oubliais toute timidité et je profitais librement de ces jours d'insouciance. Nous partagions le plaisir d'être en vacances, les diverses activités proposées par le camping, les jeux de plage, entre gens simples. Ces étés de mon adolescence offraient mille rencontres et mille flirts.

À la rentrée, je me sentais un autre garçon. Il me semblait que la vie devenait plus vaste et m'offrait de nouveaux terrains d'aventure. Nous renouvelâmes ces merveilleuses vacances quelques années durant, autant de souvenirs enchanteurs qui me reviennent lorsque j'y pense.

En 1985, au mois de mars, je reçus un énorme cadeau de mes parents, mon chien Atos, un bel épagneul breton. Atos fut le compagnon de mon adolescence et de mes jeux. Je l'emmenais aussi pendant mes séances de footing, il était infatigable. Il s'éteignit trop tôt d'une maladie, neuf ans plus tard, et depuis garde une place privilégiée dans mon cœur.

Pour l'anniversaire de mes quatorze ans, mes parents m'offrirent une mobylette. J'étais très fier, et très reconnaissant aussi envers Papa et Maman, pour leur amour, leur vigilance, pour leur souci de nous faire plaisir, à mon frère et moi.

À seize ans, je reçus encore un nouveau cadeau : un scooter, après la vente de ma mobylette. J'étais devenu un adolescent.

Comme souvent à cet âge délicat, j'eus besoin de chercher des limites, de prouver des choses. Au collège, je me laissai entraîner à fumer. À vrai dire, c'était plutôt pour faire comme tout le monde à la sortie des classes, je n'étais pas vraiment dépendant. La cigarette me rappelait surtout les longues soirées d'été en Sicile. À cette époque, j'avais sept ou huit ans, mes oncles nous chargeaient, mes cousins et moi, d'aller jeter leurs mégots encore fumants, et nous en profitions pour crapoter.

La cigarette, ce n'était rien, l'important était que les bases droites et solides que j'avais reçues de ma famille m'empêchent de sombrer dans les excès parfois dangereux de l'adolescence.

Cette année-là, je fis ma première communion, un choix totalement personnel qui fut une grande joie, lors d'une belle fête familiale.